

Une autre déambulation à travers la ville, influencée par l'herbe et une fille qu'il fallait bien sortir et impressionner un peu. Samedi d'octobre de la *Nuit blanche*, rendez-vous avec une inconnue. Un couple anodin au milieu d'une foule, lancée après mille expositions. Soirée active en perspective, des

13487 signes
par
Thomas Bizien.

centres qui programment au mieux, des musées d'où sortent de nouveaux trésors. Suffisamment d'œuvres pour avoir toujours à dire, dans un langage potentiellement châtié, apte à sauvegarder ma bonne éducation apparente.

Dès République, point de départ de notre tour du « haut Beaubourg », mon amie se prit d'un TIC étrange. Elle commença à mimer, à intervalles réguliers, des scènes de la vie courante, sans que le contexte alentour puisse toutefois le justifier. Elle posa par exemple sa montre sur le bureau d'une galerie de la rue de Vertbois, comme on pourrait le faire avant de se coucher. D'autres gestes, encore plus étranges, finirent par gêner le développement de notre amitié naissante. Immiscée dans la quotidienneté de la *Nuit blanche*, mon amie orchestrait ses gestes de façon réservée, sans en faire tout un monde. Des succès de « situations », plus que des actions. Sans dimension performative.

Le pouvoir allusif de ces signes énigmatiques devait bientôt dessiner un début de langage. Pas du Van Gogh, ni du Schubert. Ni même le cri bestial d'un rut sexuel. Mais un semblant d'accroche, quelque part, un début de conversation. Quand dans la rue Beaubourg par exemple, mon amie se mit à marcher à pas chassés, les traînées de lumières qui semblaient déteindre de sa trajectoire m'éblouirent fortement. Cela me donna tant de joie que je fus tenté à mon tour de composer quelques petits signes, comme s'il eut s'agit de lui répondre. Sans raison apparente, je nettoyais dès lors des lunettes que je ne portais pas, puis après qu'elle m'a répondu en s'asseyant en tailleur sur le sol de la galerie Templon, je l'invitais - sans explication - à me suivre dans une rue adjacente. J'avais en tête de lui montrer comment, à mon tour, je pouvais être distraitemment anti-déterministe.

J'avais alors la chance de connaître une machine à bulle - de l'artiste Jan Vormann, dans l'exposition *Les cascades de l'infrarouge*, organisée par les commissaires anonymes chez Xpo Gallery. Une machine à la techni-

citée ultra pointue mais à la sculpture dérisoire : une bulle de savon assez dansante et frêle pour battre des records de longévité. Sans s'essouffler quelques heures. Mais circonstance de temps, la machine ne portait à notre arrivée, aucune bulle en elle. Le savon traînant à côté, j'en versais un peu sur le mécanisme. Par miracle, une nouvelle bulle se mit à tourner dans la machine. Mon amie désemparée, semblait ne pas savoir quoi répondre. Après un long temps d'attente, elle cria d'une voix sèche : « *Stimulo !* »

Cette annonce inexplicée calma pour un temps notre bataille de signes. Mon amie fut en effet, par la suite, d'une réserve exemplaire chez Zurcher, impeccable chez Obadia. Sa très bonne éducation resplendit même chez Freeman où, s'asseyant sur le bord d'une chaise, les mains croisées sur les genoux, elle dégagea une image sensuelle et aristocrate. Mais la profondeur de son trouble devait bientôt réparaître. Au Palais de Tokyo, où nous arrivions par la queue à 11 heures, mon amie recommença ses expériences probabilistes, cette suite de gestes inexplicés. En apercevant pour la première fois les figurines des Guignols de l'info invitées à donner spectacle dans les sous-sols du Palais de Tokyo, elle fit une moue gênée (mon amie était étrangère.) Elle orchestra alors une suite de gestes qui semblèrent à la fois figurer le galop du cheval, l'ascension de l'avion et l'expansion de l'espace. Comme si les signes opaques qu'elle avait jusqu'à lors alignés produisaient collatéralement à l'absurde, des moyens de résistance. Je compris que ces signes étaient pour elle un moyen de retrouver comme un point d'équilibre.

« Je vais faire un bisous à Chirac » dit alors la jeune fille qui patientait juste devant nous. Tout autour, le public venu en nombre trépignait d'impatience de prendre la pose à côté de la figurine de l'ancien président, du présentateur PPDA ou de Strauss Kahn en cigare et en slip, l'appel d'air de la fête, son attrape foule en somme. Ou, dans la grande verrière, d'aller découvrir « les secrets de fabrication ». L'expo de Fabrice Hyber, à côté, n'était accessible que sur ticket. Elle semblait encastrée dans un recoin, tandis que les derniers sous-sols de l'institution accueillait les modules. Confronté aux Guignols du PAF, je me sentis à mon tour n'avoir plus d'idée. Pour jouer un nouveau round, j'appuyai comme sur une touche reset en soufflant « *Stimulo !* » à l'oreille de mon amie. Sortis du Palais l'instant d'après, nous courrions vers la Fondation Ricard, où une demi-heure plus tard, une performance de Julie

Béna et d'Antonio Contador aller être donnée.

Sans souci de cohérence, une excitation juvénile nous permit d'échanger plus librement, nos phrases fusant vers une jarre commune. « Vouloir rendre trop visible une institution qui a pour enjeux de montrer l'art en train de se faire est une pratique dangereuse » dégage tout d'abord mon amie, comme si un autre parlait à travers sa bouche. Avant que je ne réponde : « *Le Palais de Tokyo peut inviter les Guignols de l'info pour animer sa Nuit Blanche, cool... Mais qu'il encastre l'art qu'il se propose de montrer dans les recoins et les sous sols... Histoire de laisser les espaces les plus lumineux aux événements grands publics, censés accroître sa popularité médiatique...* » La pratique nous donna alors à réfléchir. « *L'art n'est-il pas précisément la dernière sphère de notre société à l'abri de la récupération médiatique de son image ?* » me demande mon amie, qui cigarette au bord gauche des lèvres, poursuit par une citation de Lamarche Vadel : « *Récupération médiatique qui impose la passion primaire du mimétisme à l'ouvrage dans l'appropriation des valeurs culturelles.* » Et de conclure tous les deux que le Palais de Tokyo était pour cette *Nuit blanche* le théâtre d'un spectaculaire sans envers, divertissement gentiment hype, qui manquait de défendre, un soir de grande écoute, les artistes que le lieu se propose d'ordinaire d'exposer. Et de donner à Paris la chance d'entendre de nouvelles voies discordantes.

« *Pour un événement tel que la Nuit Blanche, n'importe quel centre d'art devrait attendre de ses visiteurs qu'ils jouent. Un jeu - je disais ça à mon amie - qui soit autre chose qu'un simple amusement.* » Sur le chemin qui nous menait par la rue Montaigne à la Fondation Ricard, j'avais en tête la notion de « jouabilité » de Jean-Louis Boissier. Le Professeur d'esthétique de Paris VIII propose de s'en servir comme d'une grille de lecture pour analyser les œuvres d'art contemporain. Le jardin sombre et d'ordinaire si calme qui borde les Champs Élysées de la Concorde, devint alors dans mon esprit une sorte de simulation 3D, activable depuis le joystick qu'aurait pu être la tête de mon amie. « La jouabilité dans les jeux vidéos, c'est la capacité d'emprise et de contrôle du joueur sur son avatar. » ais-je cru alors devoir lui dire pour la protéger. « La jouabilité d'une œuvre d'art, ce pourrait être le degré d'appropriation possible de son spectateur » aurait-elle du répondre pour éviter ma fureur.

La jouabilité d'une œuvre, c'était dans un

sens, l'objet de Stimulo ! la performance de Julie Béna et d'Antonio Contador. Une invitation à entretenir un niveau de conscience aigu sur les choses, sur les objets du quotidien, surtout. Et de tenter de se les réapproprier, après avoir réinventer leur usage... D'ordinaire, une partie de Stimulo ! se joue avec des « pions » : des tables, des plantes vertes, des bananes, des feuilles A4... « Ca vient d'un intérêt que l'on a tous les deux pour les salles d'attente, pour l'attente » m'a dit Julie après sa performance : « Les objets de Stimulo !, ce sont ceux d'une salle de conférence. Des objets choisis pour leur neutralité, ce qui n'était pas évident... C'est dur de trouver des objets très banals qui n'inclussent pas de pré. D'autant plus avec l'art contemporain où, quoi que tu manipules, il y a des représentations, des sortes d'automatismes visuels qui s'insèrent... Stimulo ! c'est un peu comment parvenir à déjouer tout cela. Le but, continua-t-elle, c'est d'oublier les usages des objets, d'essayer de relancer quelque chose. » Le jeu d'ailleurs ne leur appartient déjà plus tout à fait. Si les deux artistes en sont bien les inventeurs, leur partie ne sera, préviennent-ils, qu'une proposition de Stimulo ! Pas un modèle.

À deux heures du matin, le public parsemé a souri de voir se lancer la première vraie partie de Stimulo ! de l'histoire. La partie lancée, un fluide coloré sembla s'échapper des gestes des deux artistes qui, en rythme, revenaient vers l'un ou l'autre en des gestes parfois absurdes de banalité. Par une série de gestes communs, exécutés sans logique apparente, le duo de performer commençait à échanger : Julie Béna se mit à décapuler une bouteille d'eau, tandis qu'Antonio Contador éplucha une banane. Ils ressemblaient tous deux à des sortes de magiciens alpaguant, très concentrés, des objets dérisoires. « Donc une partie de Stimulo ! c'est intensément croissant, un peu comme un slide de snowboard vers le haut ? » me promis-je de demander à Julie Béna.

« Le présent dans Stimulo ! est essentiel. La tension monte, l'enjeu aussi » a répondu Julie après s'être avouée la vaincue de la partie : « En fait dans Stimulo, m'expliqua-t-elle, tu avoues ton échec. Tu reconnais que tu ne peux pas faire plus fort que le geste de l'autre joueur. Il a fait un truc tellement radical, tellement fort, que si tu ne peux pas y réagir directement, tu dois avouer ta perte. »

J'aime beaucoup jouer à Stimulo ! Il y a cette tension avec l'invisible, des signes nouveaux, la magie, et ces objets, issus du plus banal quotidien. Ça me fait penser aux

fontaines de Vincent Canivet, juste de la vaisselle et un jet de robinet. Dans votre performance, vous reprogrammez aussi quelque part la jouabilité des verres en plastique...

Julie Béna : C'est la quotidienneté qui est belle.

— *Ce que j'aime bien dans les parties de Stimulo ! – et la phrase est de Barthes – c'est qu'il n'y a pas vraiment de vérité objective ou subjective. Dans l'interprétation d'une partie de Stimulo il n'y a en fait, qu'une vérité ludique... Encore que le jeu ne doit pas être compris comme une distraction mais un travail.*

Il n'y a que la vérité du jeu.

— *Et comment viens-tu de vivre ta première partie de Stimulo ?*

Entre les deux joueurs c'est très fort... Ils doivent bien se choisir ou être bien choisis. Il faut avoir envie de jouer, et ne pas croire que ces gestes, manger la banane, etc... soient des gestes simples... Comme un prendre un chewing gum et commencer à le mâcher, c'est un geste fort.

— *Pousser l'autre à dépasser l'usage courant qu'il fait d'objets du quotidien ?*

Manger un chewing gum, ça dépend beaucoup du moment où c'est fait. Par exemple si l'autre fait un grand geste, il manipule une table, une chaise, des gros éléments. Et si toi simplement tu en viens à manger ton chewing gum, tu contrecarres son projet..

— *Tu changes l'échelle...*

Mais c'est un coup nul si l'un mange la banane et l'autre mâche son chewing gum. Ça on s'en fout un peu..

— *L'improbabilité de la réaction compte beaucoup. Ça pousse l'inattendu.*

Oui, décider de rentrer dans le geste que fait l'autre ou pas.. Si Antonio remplit un verre d'eau et que je décide de le boire. Je rentre dans son jeu. Lui devra réagir en fonction.. Mais tu peux décider de ne pas le faire. C'est vraiment des coups qui redonnent sens aux gestes... C'est pas neutre ces petit signes...

— *Il y avait comme un flux entre vous deux...*

Antonio Contador : Le fait de ne pas avoir de règles très précises, pas intelligibles, nous amène à être en permanence dans un

flux, dans une confiance, dans une méfiance l'un envers l'autre. Il y a toute une étendue d'usage possible du même objet. En jouant avec, c'est comme être dans une plaine peine de possible. Avec autant de possible que d'hypothèse de liberté de personne.

— *Qu'est ce qui s'échangent alors vraiment entre les joueurs dans une partie de Stimulo ! Une sorte de balle ?*

Julie Béna : Une balle mentale, un ping pong d'idées, tu relances fort, tu sais pas où ça va repartir. C'est une question de rythme.

Au terme de l'entretien, je compris que les Guignols de l'info rentraient trop dans les bornes de l'attente, le politiquement incorrect du *Grand journal* pour offrir au visiteur une prise dans son appropriation, dans sa jouabilité. En terme interactionnel, les objets du quotidien – je le comprenais par conséquence – semblaient au contraire incroyablement exponentiels. L'amateur d'art, grâce à eux, pourrait sans mal faire jaillir un peu d'irrationnel là où les bornes d'interprétation sont par trop étroites. Alors en conclusion de cette onzième édition de la *Nuit blanche* parisienne, formons juste une hypothèse. Que la jouabilité d'une œuvre dépend du spectre de ses représentations possibles. Et que plus la réception du divertissement a été pensée, moins la capacité que l'on a à l'envisager dans une perspective de jouabilité est importante. Mais qu'au contraire, les activités prenant appui sur les objets les plus communs laissent à l'Homme d'avantage de marge pour se l'approprier comme un jeu, et lui donne les moyens de produire un monde qui lui serait propre.